

---

C'est un lundi matin de septembre, sur la plage, que tout commença. On l'appelle la plage, faute de mieux, même si personne ne peut s'y baigner en raison des écueils et des courants, ni s'y étendre car elle est faite de galets volcaniques, râpeux et blessants.

Chaque jour alors, la Vieille s'y promenait. La Vieille, c'est l'ancienne institutrice. Tous les gens de l'île sont passés dans sa classe. Elle-même connaît toutes les familles. Elle est née ici et elle y mourra. On ne l'a jamais vue sourire. On ne sait guère son âge. Sans doute pas très loin de quatre-vingts ans. Elle avait dû abandonner la classe cinq ans plus tôt, à regret. En ce temps, elle faisait sa promenade chaque matin, aux premières heures du jour, avec son chien, un bâtard aux yeux mélancoliques, qui n'aimait rien tant que courir après les mouettes.

Elle était toujours seule sur la plage. Pour rien au monde et par aucun temps elle ne renonçait à cette marche en lisière de mer, dans cet endroit désolé qu'on dirait arraché à un pays du nord, de Scandinavie ou d'Islande, et jeté là comme pour faire mal à l'âme.

Ce jour-là, le chien courait autour d'elle comme à son habitude. Il sautait en l'air vers les grands oiseaux qui le narguaient. Le temps était à la pluie. Fine encore, légère et froide, et la mer poussait des vagues mauvaises, courtes mais tendues qui se broyaient sur la grève en une écume sale.

Soudain le chien s'arrêta, aboya, et se lança dans une course folle qui l'amena un peu plus loin, à une cinquantaine de mètres, vers trois formes longues que la houle avait jetées sur le rivage mais qu'elle ballottait encore un peu, comme si elle avait de la peine à les abandonner tout à fait. Le chien les huma, se tourna vers la Vieille et lança une très longue plainte.

Au même instant, deux hommes aperçurent aussi les formes sur la grève : Amérique, un célibataire un peu vigneron, un peu homme à tout faire, qui venait de temps à autre surveiller ce que le courant échouait là, bidons tombés par-dessus bord, planches perdues, filets, cordages, bois flottés. Il vit les formes étranges au loin. Descendit de sa charrette, flatta le flanc de son âne, lui dit de ne pas bouger, de rester là, sur le chemin. Et il y eut aussi le Spadon, qu'on appelle ainsi car tout en n'étant pas très malin, c'est sans doute un des plus fins pêcheurs d'espadon de l'île (...)

Ce fut le long cri du chien qui l'alerta. Il marchait à distance de la Vieille, qui ne l'avait pas entendu. Il la vit soudain accélérer le pas et trébucher sur les cailloux, manquer de tomber, se reprendre. Il sentit que quelque chose se passait. Il aperçut Amérique, qui venait de quitter sa carriole et qui allait lui aussi vers le chien.

---

Tous trois, la Vieille, le Spadon et Amérique parvinrent au même moment près des formes trempées que les vagues animaient. Le chien regarda sa maîtresse, lança encore un petit cri, puis renifla ce que la mer venait de rejeter : trois corps d'hommes noirs, simplement vêtus de tee-shirts et de pantalons de jean, les pieds nus, qui paraissaient dormir, le visage contre la grève.

La Vieille parla la première :

« Qu'est-ce que vous attendez ? Tirez-les ! »

Les deux hommes se regardèrent puis firent ce que la Vieille commandait. Ils ne savaient pas trop comment saisir les cadavres et hésitaient. Ils les prirent finalement sous les bras et les traînèrent à reculons, pour les étendre côte à côte sur les cailloux sombres.

« Vous ne pouvez pas les laisser comme ça ! Retournez-les. »

Là encore ils hésitèrent mais finirent par faire basculer les corps sur le flanc et soudain le visage des morts apparut.

Ils n'avaient pas vingt ans. Leurs paupières étaient closes. Ils semblaient dormir d'un sommeil dur qui avait tordu leurs lèvres et marbré leur peau de grands aplats violets, leur donnant une physionomie fermée qui ressemblait à un reproche.

La Vieille, Amérique et le Spadon se signèrent en même temps. Le chien aboya. Trois fois. On entendit de nouveau la voix de la Vieille :

« Amérique, as-tu une bâche dans ta carriole ? »

Amérique acquiesça. Il s'éloigna.

« Toi le Spadon, va prévenir le Maire. Ne parle à personne d'autre. Reviens avec lui. Ne traîne pas. »

Le Spadon ne discuta pas et partit en courant. (...)

La Vieille et le chien restèrent près des corps.

C'était comme un tableau de musée, édifiant, mais dont on se demandait quelle morale il pouvait bien illustrer : la mer infinie, trois corps d'hommes noirs et jeunes, une vieille femme et un chien, debout à leurs côtés. On sentait bien que cela devait vouloir dire quelque chose, mais on n'aurait pas trouvé quoi.

Amérique revint avec une bâche de plastique bleu.

« Couvre-les », lui dit la Vieille.



Les corps disparurent sous le linceul synthétique. Amérique disposa de gros cailloux sur ses bords pour que le vent ne l'emporte pas, mais celui-ci tenta tout de même de s'engouffrer en dessous. Cela fit une musique cassante, froissée, de chapiteau de cirque.

« D'où vous croyez qu'ils viennent, Maîtresse ? »

Amérique, malgré ses quarante ans, ses gros doigts d'homme, sa face crevassée de vieux morceau de savon, retrouva son inquiétude et sa voix d'enfant. Il alluma une cigarette.

« À ton avis ? » dit la Vieille avec brusquerie.

Amérique haussa les épaules, tira une bouffée, attendant qu'on formule pour lui une vérité qu'il n'osait pas prononcer. Mais comme la Vieille se taisait, il murmura, hésitant à la façon d'un élève peu sûr de sa réponse, en désignant du menton le lointain pâle vers le sud.

« De là-bas...? »

- Bien sûr, de là-bas ! Ils ne sont pas tombés du ciel ! Tu n'as jamais été très malin mais tu regardes la télé comme tout le monde, non ? »

Philippe Claudel (2018), L'Archipel du Chien, Stock, Paris, p. 15-19.  
(éd. de réf. Le livre de Poche)